Disharmonies

Gratuit

Année 4, Numéro 29

Mars 2012

Quand on arrive en ville

Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : « À nous deux maintenant ! »
Balzac, *Le Père Goriot*

Édito

Des villes antiques dont le voyageur découvrait les murailles après des jours de marche ou de chevauchée jusqu'aux mégalopoles modernes où l'on pénètre en trombe sur une voie ferrée ou une autoroute, il y a au fond peu de différences : une même fascination nous attire dans les villes, et les sociétés entretiennent toujours avec elles le même rapport ambigu de séduction-répulsion qu'aux époques anciennes, où les grands centres urbains, dès leur apparition, ont été tour à tour encensés ou bien vilipendés comme les sièges de toutes les corruptions.

Quel besoin crucial de tout individu ne l'attire pas vers la ville ? On y vient pour travailler, manger, jouer, faire des rencontres, prier, voter, apprendre, découvrir, réfléchir à tout, ne pas dormir assez. Le pouvoir est là : on vient l'y contester, le temps de faire la révolution comme à Tunis, au Caire, à Tripoli ou à Homs, de crier la dette illégitime à Athènes, d'être indignés un peu partout.

Mais loin des révolutions dont nous avions parlé il y a quelques mois, ce *Disharmonies* s'intéresse plutôt à la découverte du quotidien urbain, avec ses surprises, ses mystères et ses tensions. Fantômas, notre nouvelle plume du mois, vous emmène dans un Paris plus romanesque qu'il n'y paraît. Dans *Regards, cris, tics*, Perec fait d'un immeuble faussement banal une vraie matrice d'aventures. Mais il y a des arrivées moins calmes : lisez donc, dans *Historiquement vôtre*, les frasques des goliards, ces étudiants médiévaux allant de ville en ville ! Les bulles de Blake vous emmèneront jusqu'au Far-West, et, tant que vous y serez, faites donc un détour par Chicago pour étudier la sociologie de ses habitants avec Erfëa, et profitez-en pour découvrir la *street food* avec Am42one. Il sera alors temps de rejoindre Tokyo pour y retrouver Hortensia Jones, que nous avions laissée en bien mauvaise posture le mois dernier…

Funostos

DANS CE NUMÉRO :

Regards, cris, tics	2
Rixe, rois, raids… et Hortensia	4
L'eau à la bouche	6
Nouvelles plumes	7
Didi wants you	9
Sociologiquement vôtre	11
Nouvelles bulles	12
Historiquement vôtre	15
La onzième harmonie	16

Regards, cris, tics

La Vie mode d'emploi, de Georges Perec

L'immeuble n'est plus très loin. Plus que quelques pas… Nous y voilà : 11, rue Simon-Crubellier (c'est à Paris, dans le XVII^e^). Nous sommes juste en face de l'entrée. La façade ne paye pas de mine, n'est-ce pas ? En réalité, tout y est plus méticuleusement ordinaire qu'ailleurs. Si je n'avais pas peur des amplifications, j'irais même jusqu'à dire que cet immeuble est le plus extraordinairement ordinaire que vous ayez jamais vu. Tenez, asseyons-nous sur ce banc et patientez donc un peu avec moi. Peut-être pourrons-nous voir entrer ou sortir l'un des locataires, ou la gardienne de l'immeuble, ou bien la petite fille qui joue souvent dans l'escalier, ou bien le chat. Peut-être, ou peut-être pas, car l'intrigue de ce livre se déroule en 1975, et plus précisément pendant quelques secondes de l'année 1975 – du moins si l'on s'en tient à ce qui est décrit au présent, car les personnages ont tous derrière eux un passé riche et mouvementé. Mais ni vous ni moi ne sommes à un voyage temporel près : hop ! nous voici en 1975. Si vous n'aviez pas confiance, il ne fallait pas vous asseoir sur le banc.

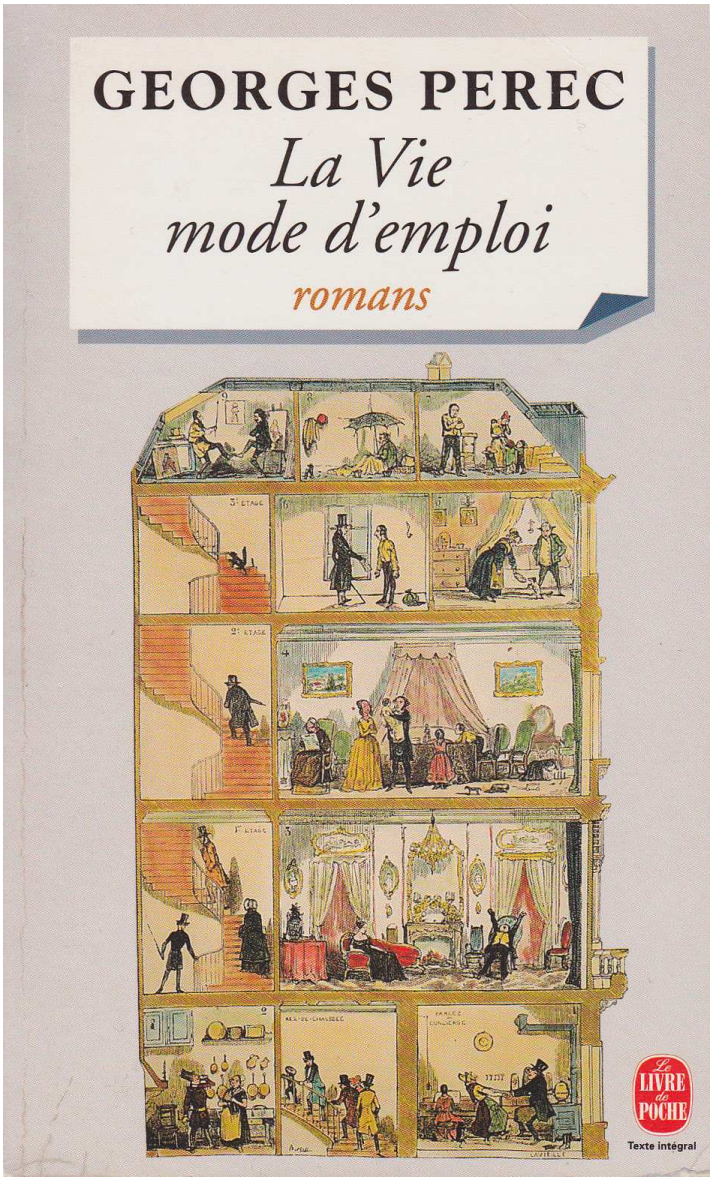
À présent… pardon, vous disiez ? Comment s'appelle le livre ? Eh bien, *La Vie mode d'emploi*, de Georges Perec, Hachette, 1978. Le sous-titre : *Romans* (le pluriel s'explique assez vite). Pardon, encore ? Vous ne voyez rien pour le moment ? C'est normal : il faut avancer dans le texte pour découvrir l'intérieur de l'immeuble au fil des chapitres, à raison d'une pièce par chapitre. « Mais il va y avoir un nombre effroyable de descriptions », vous écriez-vous aussitôt ! Oyez mon auguste verdict : oui. Il y en aura. Accrochez-vous au dossier du banc si vous voulez, et tranquillisez-vous un peu. D'abord, il n'y aura pas que de ça, loin de là (nous en reparlerons). Ensuite, après tout, vous êtes seul maître à bord : personne ne vous empêche de sauter des pages si un passage vous barbe. Toutefois, je vous encourage à tenter d'abord l'ascension de la bête : l'ordre et la manière dont l'immeuble est décrit sont étroitement liés à l'intrigue (ou plutôt aux intrigues). Voyez la citation de Paul Klee au début : « L'œil suit les chemins qui lui ont été ménagés dans l'œuvre ». Si ce n'est pas un panneau indicateur en bonne et due forme pour vous dire de vous laisser conduire, je ne sais pas ce que c'est.

What encore ? Vous n'avez jamais lu Paul Klee, et surtout pas le *Pädagogisches Skizzenbuch* ? Mais moi non plus, voyons, ça ne m'a pas empêché d'apprécier ce livre ! Pour l'amour des Couettes, cessez donc de trembler d'effroi devant deux mots d'allemand et passez à la suite. Pourquoi parle-t-il de puzzles ? Eh bien, je vous avais dit qu'il y avait des pièces. Pièces d'immeuble ou pièces de puzzle, ça n'est pas si différent (il n'y a qu'à voir le mal qu'on a à les ranger). Mais je sens bien votre impatience. Allons, allons ! Finis les préambules, entrons dans le premier chapitre : « Dans l'escalier, 1 » (un, car vous repasserez par l'escalier plusieurs fois avant de ressortir) :

« Oui, cela pourrait commencer ainsi, ici, comme ça, d'une manière un peu lourde et lente, dans cet endroit neutre qui est à tous et à personne, où les gens se croisent presque sans se voir, où la vie de l'immeuble se répercute, lointaine et régulière. De ce qui se passe derrière les lourdes portes des appartements, on ne perçoit le plus souvent que ces échos éclatés, ces bribes, ces débris, ces esquisses, ces amorces, ces incidents ou accidents qui se déroulent dans ce que l'on appelle les « parties communes », ces petits bruits feutrés que le tapis de laine rouge passé étouffe, ces embryons de vie communautaire qui s'arrêtent toujours aux paliers. Les habitants d'un même immeuble vivent à quelques centimètres les uns des autres, une simple cloison les sépare, ils se partagent les mêmes espaces répétés le long des étages, ils font les mêmes gestes en même temps, ouvrir le robinet, tirer la chasse d'eau, allumer la lumière, mettre la table, quelques dizaines d'existences simultanées qui se répètent d'étage en étage, et d'immeuble en immeuble, et de rue en rue. Ils se barricadent dans leurs parties privatives – puisque c'est comme ça que ça s'appelle – et ils aimeraient bien que rien n'en sorte, mais si peu qu'ils en laissent sortir… »

Ah, le Maquettiste Masqué me signale qu'il nous est impossible de reproduire intégralement le livre ici… Bref, voilà comment cela commence. Mais la suite, alors, à quoi ressemble-t-elle ? À l'un des plus bizarres labyrinthes littéraires qu'il m'ait été donné de parcourir jusqu'à présent. Nous visitons, donc, les unes après les autres les pièces de tout l'immeuble, dans un apparent désordre (il y a un ordre, mais indécelable pour les lecteurs), dans un va-et-vient constant d'un appartement à l'autre et d'un étage à l'autre, en passant régulièrement par les escaliers, sans oublier les caves, le hall d'entrée, etc. Chacun de ces chapitres décrit l'endroit à un instant donné, comme si le temps avait été figé ou très ralenti ; chaque détail de la pièce est décrit, ainsi que les activités de ses occupants lorsqu'il y en a, quels que soient les occupants et quelles que soient leurs activités. Si le livre se limitait à cela, cela risquerait tout de même d'être très ennuyeux, mais c'est loin d'être tout. Au fur et à mesure que nous rencontrons les occupants de l'immeuble, nous apprenons quelque chose de leur passé, lointain ou récent. Les vies de ces locataires ordinaires sont loin d'être aussi ternes que ce qu'on pourrait attendre, et elles se sont parfois croisées. Il y a plus : l'ameublement des pièces et la quantité impressionnante d'objets qui les remplit, bibelots, accessoires utilitaires du quotidien, souvenirs, etc. sont autant d'occasions ou de prétextes à d'autres

détails sur ces personnages, et aussi, parfois, à des historiettes ou à des descriptions qui n'ont pas le moindre rapport avec quoi que ce soit (sauf quand on découvre par la suite qu'il y en avait un). Le nombre des personnages est tel qu'il est impossible de se les rappeler tous, et il n'est pas rare qu'une figure paraisse familière sans qu'on puisse se souvenir du chapitre exact où elle est déjà apparue : un index, foisonnant, permet de retrouver leur trace. À côté de cette distribution gargantuesque, *Guerre et paix* est un drame intimiste.



Reste que quelques grandes figures se dégagent malgré tout de cette masse de gens et de récits. J'en évoquerai deux : celle de Gaspard Winckler, étrange artisan de génie, et de Bartlebooth, homme fortuné et grand voyageur à la Jules Verne. Le second, il y a de longues années, a passé avec le premier un contrat étonnant : la fabrication de pas moins de quatre cent trente-neuf puzzles de 750 pièces chacun, à partir d'une série de tableaux peints par Bartlebooth lui-même au cours de ses voyages. Le tout au service d'un projet aussi excentrique que délibérément vain. Comment ce projet fut conçu et mis en œuvre et s'il parvint à son terme, voilà ce que je me garderai bien de vous dire. On se tromperait cependant en imaginant que cette intrigue occupe la majorité des pages : en réalité, *La Vie mode d'emploi* n'a pas de centre, pas de héros, pas d'intrigue principale, mais des centaines de petites histoires entremêlées, réalistes ou invraisemblables, drôles ou sinistres, policières, aventureuses, amoureuses, etc. Enfin, dans la même recherche de variété et de profusion que pour les intrigues, l'écriture des 99 chapitres du livre pastiche un très grand nombre d'écrits – je dis bien d'écrits, et pas seulement de genres littéraires : vous pourrez croiser dans ces pages aussi bien des définitions de dictionnaire, des textes en ancien français, des démonstrations mathématiques ou des légendes d'images que des listes de courses, des catalogues ou des recettes de cuisine. Entre ces multiples inserts, le style de Perec égrène les descriptions, régulier comme un métronome, avec un détachement trompeur, qui, l'air de rien, distille un humour pince-sans-rire ou un suspense habile. Difficile de savoir ce qu'il pense de ce qu'il décrit : Perec n'est pas moins déroutant, dans son genre, que la plume mi-compatissante, mi-moqueuse d'un Flaubert.

Avouons qu'il y a des lectures plus faciles que d'autres, et des lecteurs plus rompus que d'autres aux lectures éprouvantes. Rien de plus normal : tout dépend de l'ouverture, de la curiosité, mais aussi de l'envie de nouveauté comparée au degré de fatigue du moment. Il y a des livres qui se garderaient bien de vous déranger dans vos habitudes et de tenter des expériences bizarres avec les codes de la narration, la grammaire, la syntaxe ou la typographie. Et puis il y a les moments où l'on se risque sur le bizarre, les auteurs cascadeurs, ceux qui touchent aux mots avec le sourire inquiétant d'un Gaston Lagaffe déballant sa chimie amusante. *La Vie mode d'emploi* en fait partie : vous n'aimerez pas nécessairement, ou pas tout, et parfois vous vous vous interrogerez sur la santé mentale de l'auteur, mais si vous arrivez au bout, vous apprécierez sûrement d'avoir fait ce voyage. Et si vous voulez en savoir davantage sur les contraintes que s'est imposées Perec, avec le subtil masochisme qui caractérise les auteurs de l'OuLiPo (Ouvroir de Littérature Potentielle), vous pourrez consulter ensuite son *Cahier des charges,* publié aux éditions Zulma-CNRS. Voire aller lire les études que les universitaires, autres grands amateurs de puzzles, ne se sont pas privés de lui consacrer…

Funostos

Rixe, rois, raids… et Hortensia

Chapitre 5 : Métro, bobos, dodo

Koichi et Hortensia se cachent dans un parking pour échapper au tueur lancé à leurs trousses. L'adolescent révèle alors la vérité à l'Agent : ils ont affaire à de microscopiques visiteurs d'un autre univers ! Hortensia ne semble pas le croire, plaque Koichi contre un pilier et le menace, ce qui offre au tueur embusqué une cible rêvée…

Le mouvement fut continu. De sa main gauche, l'Américaine jeta l'adolescent au sol, derrière une voiture garée à côté, et tandis que le corps de l'agent finissait sa rotation, le pistolet dans son autre main tira deux coups en direction du Tueur. On aurait pu lire la surprise sur son visage, si ce dernier avait encore pu ressentir de telles choses. Il sentit une balle le toucher, mais rien de sérieux. Son attention était plutôt concentrée sur la femme qui courait pour lui bloquer la sortie, son visage vide de la rage affichée quelques secondes plus tôt. À la place, une froide résolution. *Intéressant*. Mais, se demanda le Tueur, comment a-t-elle pu me voir venir ?

« Le miroir, s'était dit Hortensia une minute plus tôt. Le miroir circulaire au mur montre parfaitement le couloir d'entrée plongé dans la pénombre. Notre tueur doit y stationner, attendant que nous sortions de notre cachette… On peut y jouer à deux, à ce petit jeu. » Vu comme le gamin l'exaspérait, il ne fut pas difficile de jouer l'enragée incrédule. Et pourtant, elle *croyait* à la folle histoire de Koichi. Mais feindre la discorde était leur meilleure option.

Le Tueur accordait beaucoup d'intérêt à la situation. Il nota que la femme devait porter un gilet pare-balles – comme lui – car la balle avec laquelle il avait réussi à la toucher à la poitrine pendant sa course l'avait seulement ralentie – et fait grimacer. Rapidement le duel passa au corps-à-corps.

« Bordel, se demanda Hortensia, c'est quoi ce type ? Je lui explose la main droite d'une balle et je cours lui bloquer le passage, et lui il *ramasse sans surprise son flingue de l'autre main* et me canarde à nouveau ! Remercions Dieu pour les gilets pare-balles. » D'un coup de pied, elle fit voler l'arme de l'ennemi, mais, comme s'il s'y était attendu, il lui asséna un coup de poing dans la mâchoire sans ralentir et sans broncher. Un coup de poing avec *sa main droite déchiquetée*. *Mais c'est quoi ce type ?*

À une telle distance, les pistolets n'avaient plus d'importance. L'Américaine lâcha à son tour le sien quand le Tueur la projeta contre une voiture adjacente, profitant du fait que le crochet du droit l'avait sonnée. Vu son visage, cela lui a coupé le souffle. Un pas en arrière. Recommençons.

« OK, il m'a eue là, je l'avoue, admit Hortensia intérieurement. Mais pas deux fois. RÉVEILLE-TOI, HURT. » Elle se baissa légèrement, attrapa le tueur au col et à l'épaule, et lui fit finir son mouvement dans la vitre avant de la voiture derrière elle. La tête la première.

« Imprudence », pensa le Tueur alors que la femme le soulevait du sol. Jouait-elle encore la comédie, feignait-elle la faiblesse ? Ou bien était-ce une soudaine poussée d'adrénaline ? Là où un autre aurait été distrait par l'enfer de verre déchiquetant son visage, le Tueur ferma les yeux, plaqua ses mains contre la vitre arrière et le capot, et s'en servit comme appui pour se repousser vers l'arrière, les pieds les premiers.

« Ah le chien, il m'a eue au foie », constata Hortensia. Elle recula en titubant alors que l'homme s'extirpait de la voiture et dégageait ses yeux. Entre son visage entaillé et sa main en charpie, il était maintenant couvert de sang. Il bondit sur Hortensia et lui asséna un coup tranchant dans l'abdomen.

« Juste sous son sein droit », avait noté le Tueur. C'est là que le gilet avait bloqué la balle. C'est là qu'il enfonça le morceau de verre qu'il avait récupéré de la vitre. Cela fit son effet. C'était à son tour de saigner. Il la ceintura de son bras droit et approcha le bout de verre de sa gorge. Elle se débattait, mais la poigne du Tueur ne faiblissait pas, et les spasmes de la femme s'amenuisaient, à mesure que l'éclat s'approchait de son cou…

Puis le Tueur sentit une explosion de chaleur et de douleur dans son genou droit, et presque aussitôt, sa jambe s'écroula sous le poids des deux combattants. La femme sut saisir l'occasion et, par un coup de tête dans le nez, elle se dégagea de l'étreinte mortelle.

D'abord, Koichi n'avait pensé qu'à sa survie immédiate, et il était resté à l'abri derrière la voiture, où l'Agent Jones l'avait jeté. Puis il réfléchit, et arriva rapidement – les six nouvelles voix dans sa tête y étant certainement pour quelque chose – à la bonne conclusion. L'Agent avait joué la comédie pour débusquer le Tueur, comme ce dernier les avait débusqués devant le commissariat et comme il avait compté les débusquer à

l'instant. « Quel jeu passionnant que la chasse ! » se dit-il. Il reprit ensuite ses esprits et vit que l'Agent ne triompherait sans doute pas seule. Il se glissa discrètement d'une voiture à l'autre pour récupérer l'un des pistolets tombés, et s'approcha ensuite du tueur à gages, qui ceinturait alors l'Agent. Koichi n'avait jamais tiré auparavant, mais il se dit qu'à cinq centimètres de la cible, en l'ocurrence le genou porteur du tueur, il avait peu de chance de rater.

Hortensia se retourna et vit Koichi qui se relevait, un pistolet fumant à la main. Elle le lui prit des mains sans ménagement. L'adolescent ne résista pas, il semblait ne plus vouloir avoir affaire aux armes de toute sa vie. Hortensia tint en joue la masse sanguinolente du tueur, qui bougeait encore.

« Je suis fait, se dit le Tueur. Même en faisant abstraction de la douleur, je ne peux pas m'enfuir avec une jambe dans cet état. Je dois leur montrer que… je me rends. Exprimer de… la peur? De la soumission ? De la… hum… résignation ? Comment le fait-on, déjà ? Ma vue se brouille, ce doit être tout ce sang perdu… Vite, exprimer… »

Hortensia vit le tueur se lever, son visage mêlant rage et plaisir sadique. Pas le visage d'un homme qui abandonne. Elle l'acheva d'une dernière balle dans le crâne. Il retomba en arrière dans un bruit sourd.

« Non, la résignation, ce n'était pas ça» furent les dernières pensées du Tueur.

Dix minutes plus tard, Hortensia et Koichi faisaient le point dans un parc adjacent. Ils avaient gardé l'arme et le téléphone portable du tueur, mais avaient préféré évacuer le parking avant que les policiers – ou pire, des complices de leur assaillant – ne les retrouvent.

« Ça va, ma blessure n'est pas profonde, dit Hortensia en resserrant une bande de gaze autour de ses côtes. Tu as pu trouver quelque chose dans son téléphone ?
— J'ai presque craqué son code personnel, Agent Jones.
— OK. Au fait, merci pour tout à l'heure. Tu as réagi comme il fallait alors que je t'avais gardé dans le noir.
— Le mérite ne revient pas qu'à moi, Agent Jones. L'équipage dissimulé dans mon cerveau m'offre sans cesse des conseils précieux, précisa-t-il sans cesser de pianoter sur le téléphone.
— C'est quand même fou tout ça… soupira Hortensia. Tu sais que je ne t'ai cru que pour une seule raison ? Mon chef, le Colonel. Il est mort. *Ils* l'ont tué. Parce que lui et moi on s'approchait de la vérité. Et *personne sur Terre* n'aurait pu le tuer, pas comme ça, pas avec une bombe dans son bureau. Pas lui. C'est pour ça que je suis prête à croire tes fariboles. Mais s'ils peuvent attaquer n'importe où, reprit-elle, nous devons bouger sans cesse. Tenter de les semer. Et contre-attaquer vite et *fort*.
— Justement, Agent Jones, dit-il en brandissant le téléphone, j'ai ici le dernier appel reçu par notre ami. »

Je viens d'apprendre que les cibles sont au commissariat de Chiyoda. Débarrassez-vous-en, mais ne tuez personne d'autre, si possible.
« Je connais cette voix, annonça Hortensia. Si je te fournis l'accès satellite de la CIA, tu peux me le pister ?
— Sans… sans problème, Agent Jones, bafouilla Koichi, embarrassé par un tel honneur.
— OK, Samuel va te faire ça. » répondit-elle en ouvrant son téléphone.

Quinze minutes plus tard, Hortensia traversait la ville penchée sur sa nouvelle moto et la voix de Koichi à l'oreille. Elle avait « emprunté » l'engin à une petite frappe qui, devant le canon de l'arme de service de l'Agent, s'était senti soudain très généreux.
« Il est dans le métro Hibiya, de Naka-Meguro vers Ebisu, l'informa Koichi. S'il descend à Hiroo, ses gardes du corps le protégeront jusqu'à l'ambassade. Notre seule chance est de l'intercepter avant ! Mais vous n'avez plus le temps de prendre la rame à Ebisu ! »
Hortensia arrêta sa moto près des rails du métro. La rame arrivait de la gare aérienne et allait s'enfoncer sous terre, à cet endroit précis. Il restait une chance…

André de Roilevé observait ses compagnons de voyage. À proximité immédiate, les trois gardes du corps du SPHP, qui l'avaient suivi de France. Et derrière, tous ces Tokyoïtes, ces hommes qui rentrent du bureau, ces lycéens en uniforme, ces ouvriers… Quelle richesse, quelle diversité ! « Mais les voilà tous unis à m'observer moi. Quand l'homme blanc arrive en ville, tout s'arrête ? Ridicule, se dit André, c'est bien ce que penserait mon père… » Il repensa aux débats du congrès international qu'il venait de quitter, il repensa à sa femme et à son fils qui l'attendaient à l'ambassade. Il repensa enfin aux trois fauteurs de trouble qui menaçaient son grand projet et l'avancement de l'humanité. « Le tueur a dû en finir, maintenant », pensa-t-il en vérifiant l'heure sur son portable. Ses pensées et le bruit de la rame étouffèrent pleinement le « BOUM » qui se produisit sur le toit du wagon.

Ça avait marché. Assez dingue pour marcher. Je ne me suis pas électrocutée, ni fait décapiter par le plafond. Bien. Hortensia tenait bon sur le toit de la rame de métro. À la station Ebisu, elle se cacha dans le renfoncement central du toit pour ne pas se faire voir des voyageurs, tout en surveillant sur l'image satellite que lui transmettait Koichi que la cible ne descendait pas plus tôt que prévu. Non, elle continua bien jusqu'à Hiroo. Hortensia se prépara. Certainement trois gardes du corps. Assez pour gérer une telle foule, assez peu pour ne pas se retrouver bloqués. Elle vit le costume et l'oreillette d'abord. Elle bondit du toit sur le quai, et plus précisément sur le dernier garde. Puis un tazer dans chaque main (seulement 200 yen à Shibuya !) se chargea des deux gorilles restants. André de Roilevé avait à peine commencé à réagir que ses gardes du corps étaient inconscients. Hortensia l'assomma d'un uppercut, puis s'enfuit de la station, sa victime sur l'épaule. Fort heureusement, la foule la laissait passer par crainte de se faire agresser à son tour, mais l'attroupement empêcha les agents de sécurité de l'arrêter à temps.

Brandolph

L'eau à la bouche

Street food

À l'heure de la mondialisation culturelle en général, et culinaire en particulier, une question se pose : qu'est-ce qu'une cuisine nationale ? D'où a-t-on hérité ces « spécialités locales » que les touristes gourmets recherchent dans les restaurants des quatre coins du monde ? Si la cuisine est « typique », elle l'est d'abord d'un terroir : les spécialités d'une région sont issues de sa tradition paysanne, qu'elle soit plus ou moins forte, encore vivante ou enterrée sous la culture urbaine. Blanquette de veau, *Irish stew*, goulasch… autant de plats rustiques au cœur des identités gastronomiques de leurs pays respectifs. Mais à côté de ces mets roboratifs s'est développée, urbanisation oblige, une autre tradition, celle des villes où les employés du secteur tertiaire, pressés et stressés, veulent pouvoir se caler l'estomac dans les quarante-cinq minutes de leur pause-déjeuner, et où les mères au foyer capables de faire mijoter un bœuf bourguignon toute une journée pour le dîner familial se font rares. Surgelés Findus, plats individuels micro-ondables, fast foods, livraison de pizzas ou de sushis, tout a été revu et conditionné pour nourrir la population des villes en croissance exponentielle. Peu importe que l'huile des frites ait connu des jours meilleurs, que le cabillaud ne soit pas vraiment un poisson rectangulaire, et que la pizza authentique ne soit pas une tarte américaine avec deux kilos de fromage dessus : ce qui compte, c'est le service rapide, le format, la facilité d'usage avec une fourchette en plastique ou même avec les doigts. La cuisine urbaine est aussi cosmopolite, compactée et individualiste que la cuisine paysanne est locale, longue à préparer et conviviale. Bien sûr, les fines bouches ont jeté l'anathème sur ce nouveau mode de sustentation : *junk food*, indigence nutritionnelle et gustative, additifs artificiels, amalgame des cultures dans la cuisine « fusion », encouragement à grignoter seul sans quitter son écran d'ordinateur – en somme, perte de tout ce qui faisait de nous des mangeurs civilisés.

Et puis, comme il advient de tout ce que l'on a voué aux gémonies pendant un temps, le *street food* semble revenu dans les bonnes grâces des gastronomes. Une telle palinodie était inévitable, avec le développement fulgurant de la restauration rapide, du *take-away*, des baraques à frites. Ces nourritures urbaines n'avaient plus qu'à être reprises par quelques restaurants chics et des chefs médiatiques pour gagner leurs lettres de noblesse. C'est chose faite. Prenons l'exemple d'une spécialité de métropole par excellence : le hamburger. Archétype du *junk food*, surtout dans sa version accompagnée de frites et soda, il était naguère encore ce que l'américanisation culturelle avait apporté de pire, une menace tangible pour nos santés et notre art de vivre, l'assurance d'une hébétude obèse. Aujourd'hui, les cuisiniers français, les guides gastronomiques et les *foodies* n'ont que ce mot à la bouche : comment faire un bon burger, où trouver le meilleur burger de Paris, quelle est la recette authentique du burger américain… Certains restaurants en vue comme le « Blend » ou « Floors » à Paris en ont fait leurs choux gras, de même que ce désormais fameux « Camion qui fume », dont toute la capitale suit les déplacements sur Twitter avant d'aller faire des heures de queue dans le froid pour le précieux sandwich… N'est-ce pas là un nouveau paradoxe des phénomènes de mode alimentaire ? Les puristes du hamburger poussent le souci d'authenticité jusqu'à vouloir être servis au comptoir d'une camionnette et manger debout, mais le temps d'attente semble retirer tout son intérêt au concept du repas sur le pouce. On accourt ainsi en masse non pas pour avaler l'énième déjeuner rapide et pas cher entre deux réunions, mais bien pour déguster quelque chose d'exceptionnel, la dernière trouvaille gourmande faite à partir des meilleurs produits.

Après tout, cette vogue du manger urbain s'inscrit dans une logique cohérente. Jadis méprisé comme un plat populaire fait des restes de mauvaise viande de la semaine, le pot-au-feu est devenu à travers les siècles un emblème de la cuisine bourgeoise. Pourquoi dès lors n'en serait-il pas de même du fish and chips et de la

pizza ? Déjà les designers contemporains s'emparent de la forme des couverts jetables pour créer leurs vaisselles les plus chères. Bientôt sans doute, les restaurants branchés serviront dans des boîtes en polystyrène, et il sera du dernier chic de manger avec les doigts…

Hamburgers

Pour 4 personnes :
800 g de bœuf haché à 15% m.g.
2 oignons
2 citrons jaunes non traités
4 pains à hamburger
1 tomate
4 tranches de cheddar
Mayonnaise, ketchup
4 feuilles de laitue
50 g de beurre
2 cuillers à soupe de petites câpres
2 cuillers à soupe d'huile (tournesol, arachide…)
Sel, poivre

1) Couper les oignons en rondelles fines. Les faire revenir dans le beurre chaud en remuant, jusqu'à coloration. Prélever les zestes des citrons. Couper 4 belles tranches dans la tomate.
2) Mélanger la viande hachée avec les oignons, les zestes et les câpres. Saler et poivrer, puis former avec les mains quatre steaks hachés de taille égale.
3) Faire chauffer l'huile dans une poêle, cuire les steaks selon son goût. Prendre la base d'un pain à hamburger, mettre un peu de ketchup, une feuille de salade, une pointe de mayonnaise, une tranche de tomate, un steak chaud, une tranche de cheddar, un peu de ketchup, et refermer.
4) Manger avec les doigts et des frites. En marchant, de préférence…

Am42one

Nouvelles plumes

Non, décidément, cela manquait d'allure. Il était loin le temps où on arrivait en ville en grand équipage, à la portière d'une voiture tirée par quatre chevaux, fantastique carrosse lancé à travers les barrières. Un XIXe siècle même aurait fait l'affaire ; on aurait eu la tête penchée par la fenêtre de la locomotive noire, dragon dompté, entrant sous une verrière aux impressions lumineuses. Le TGV qui l'avait amené depuis Chalons jusqu'à Paris en moins de trois heures ne suscitait en lui aucune reconnaissance. Et l'intérieur de la gare de Lyon, tout emplie de l'éclat morne de ses panneaux électriques, le laissa froid. Ce premier contact avec la capitale le déçut beaucoup.

Roland avait laissé derrière lui sa province déjà ancienne, parents, sept frères et sœurs, amis ; il n'avait à Paris qu'une bonne marraine dont la générosité avait rendu possible le voyage. Les dix jours à Paris dont il s'était fait une joie pour son vingtième anniversaire allaient peut-être virer à la corvée. Dans le métro, il en étudia les lignes avec intérêt ; son parcours pour commencer était tout tracé, il n'avait qu'à aller poser ses affaires chez sa marraine, et attendre son retour du travail. Il parvint sans trop de mal devant l'appartement ; il choisit la clé qu'on avait marquée d'une tache rouge pour la reconnaître. La clé tourna dans la serrure, son cœur battait, il ne savait à quoi s'attendre au juste ; mais à ses envies troubles ne succéda qu'une galerie de pièces sans histoire, nettes, claires, carrées, sans caractère enfin. Par la fenêtre on avait vue sur un XIIIe fait de longs immeubles ternes, avec çà et là des trouées à cause d'habitations plus basses. Jeu de construction il y avait eu, mais de fantaisie, point. On n'y lisait guère de conte ; là nulle chance de trouver des histoires. Du moins il put se dire que le très large horizon avait peut-être quelque chose à lui offrir. Mais pas question de rester ici.

Il marcha au hasard, avec la vague conscience qu'il se dirigeait vers le nord. Il avait laissé un message pour avertir sa marraine avant de s'enfoncer dans le grand Paris. Cependant rien ne s'illuminait sur son passage, son avancée ne leva aucun enchantement, rien ne bougeait, la ville lui semblait morte ; et ce n'était pas la paix des grandes et vieilles pierres, mais celle, infiniment triste pour lui, des quartiers où l'on ne pouvait même plus admirer de poétique misère. La pauvreté des temps anciens avait un goût d'immobilité ; le vieux faubourg Saint-Antoine traversé avec peine par Rousseau n'appartenait pas au XVIIIe siècle, et n'avait rien touché des progrès de son temps, voilà tout. Mais cette fois on était désespérément XXIe siècle, dans une plongée en avant vers un futur sans couleur. Ce périple lui fut une épreuve sans récompense.

Le soir allait glisser lentement lorsqu'il aborda le Ve. Une brume légère s'était déposée sur la ville, dérobant aux regards la fin du jour. En fait de lumières, on n'avait guère que les phares allumés des voitures. La circulation bruyante de la rue Monge l'irrita davantage. Il eut bien l'occasion de jouer les chevaliers servants ; avec une prestesse qui l'étonna lui-même il rattrapa à temps une fille qui allait traverser la rue sans avoir bien regardé. Mais toute à sa conversation téléphonique, elle se dégagea et partit sans un merci ni même un regard, laissant le sigisbée mortifié.

Ce qui acheva de le dérouter, c'était la foule. Touristes, indigènes, groupe composite entre les deux auquel il appartenait certainement, tous passaient en tous sens ; et plus il s'approchait du centre, plus il se sentait perdu au milieu des autres, et plus il se sentait isolé. Dans cette foule anonyme et aliénante, l'adversité même eût été un hommage ; il se prenait à rêver d'une tâche impossible qui l'eût aussitôt rendu unique, bien plus que le passant ordinaire auquel nul regard ne devait s'arrêter ; mais la ville se déroulait peu à peu autour de lui, sans dragon ni sorcière. Il passa la Seine presque sans s'en rendre compte,

cherchant en vain ce que dans la multitude d'aujourd'hui Baudelaire eût signalé comme relevant de la poétique modernité. Pour son œil contemporain, rien, bien sûr ! Et d'ailleurs, un regard rétrospectif d'admiration sur des presses comme celles-là n'était même pas certain. Peut-être n'en sortirait-il jamais de nostalgie, privilège des temps féeriques.

Les îles, univers concentrés d'histoire, de charme et de souvenirs, lui plurent dès l'abord. Il regretta seulement, dans la nuit qui s'alourdissait, leur noirceur de vieilles pierres, et la vie éteinte qui s'y conservait. Mais toute l'affection qu'instinctivement il leur portait ne put leur donner la moindre grâce ; ce plaisir-là même fut ressenti comme un semi-échec. Il les aima douloureusement, sentant confusément que l'heure, peut-être, était passée des anciennes rêveries.

Finalement, il dut s'avouer perdu. Il avait abordé à une rive, mais laquelle ? son sens de l'orientation s'étant égaré lui-même dans ce labyrinthe qui s'enténébrait par à-coups. Avec le jour, pour lui, cessait toute possibilité d'enchantement ; c'était, par tradition, presque le temps des veillées, contre le déchaînement au-dehors de puissances obscures, et duquel les vivants ne devaient pas se mêler. Quelque ogre, peut-être, l'attendait au détour d'une rue ? Il se décida enfin à aborder quelqu'un, avec le commun « je suis perdu », sésame pour un retour tranquille. Mais la personne qu'il rencontra n'eut pas la réaction escomptée. C'était une jeune fille – une autre. Dans un conte elle eût peut-être été celle de la rue Monge, ayant l'occasion de montrer de la reconnaissance en secourant son sauveur. Elle se mit à rire : perdu ! Mais c'était impossible de se perdre ici.

Il protesta que non, argua de sa qualité de provincial en déroute – qualité qui n'était pas en fait pour lui déplaire totalement. Elle lui demanda où il habitait ; à sa réponse elle comprit son trajet et, à l'expression de ses traits, qu'il n'avait rien vu de satisfaisant pour lui. Elle lui fit une proposition : il n'avait qu'à la raccompagner chez elle ; en chemin il trouverait des bouches de métro, il n'aurait qu'à prendre celle qui l'inspirerait le plus. Il accepta surpris, lui demanda son nom (Viviane) et la suivit.

Plus tard il se rendit compte que le trajet suivi avait été tout sauf ordonné et rectiligne. Mais sur le moment, c'était inutile d'y prendre garde et de se troubler de ce qui prit l'allure d'une faveur. On repartit vers l'ouest ; elle l'entraîna vers la Concorde. Autour d'une place où la chevalerie moderne avait pris fin sous le couperet de la guillotine, tournoyaient l'hôtel de la Marine, les Tuileries, la tour Montparnasse, l'Assemblée nationale avec le dôme dorée des Invalides qui surgissait, fantomatique, juste derrière, contre l'horizon noir ; mais aussi bien sûr l'obélisque, la tour Eiffel, les Champs-Elysées avec le toit du Petit Palais. Chaque surgissement grandiose, sous leurs regards conjugués, recevait donc un nom, et un digne tribut d'émerveillement. Plus haut, la Madeleine, faux temple antique qui couronnait la rue Royale. Ce fut alors une succession de galeries, éclatantes de lumières vives, de vitrines transformées en

miroirs, renvoyant à l'infini une beauté qu'il ne soupçonnait pas jusqu'alors. Le mariage, en blanc, de ces passages neufs et des façades de pierre ornée, enfanta chez lui une joie sans mélange.

La brume s'était tout à fait dissipée quand ils parvinrent sur un Pont – lequel ? qu'importait, on n'en voulait pas comme repère. Là éclata son ravissement. Jusque-là, les bâtiments nobles lui avaient dérobé la nuit, où s'ouvraient les premières étoiles ; mais elles avaient giclé sur la Seine en flaques lumineuses. Et tout autour il y avait Paris, qu'une main amoureuse avait brodée de points scintillants dessinant des traits de lumière sur une riche étoffe noire. Minuit aurait beau sonner, le rêve de verre ne se briserait pas, et nul retour ne serait envisagé. Sous son regard émerveillé, commençait la féerie vraie.

Fantômas

***Disharmonies* recrute !**

Voilà bientôt quatre ans que cette revue culturelle hante les couloirs du 45, rue d'Ulm. Le temps a passé, des cheveux blancs commencent à apparaître chez ceux qui étaient autrefois d'innocents conscrits, les capitaines du navire évoquent leur retraite qui pointe à l'horizon.

Nous avons besoin de sang frais pour que perdure cette revue ! Plusieurs nouvelles plumes ont publié, parfois rejoint la Rédac' depuis la création de *Disharmonies*. Nous cherchons des personnes pour rejoindre le navire, et, peut-être, à terme, apprendre à manier le gouvernail.

Si vous voulez faire partie de cette belle aventure, si vous avez envie de faire vivre une revue qui met un point d'honneur à assurer la qualité de son contenu et tente sans cesse d'explorer de nouveaux domaines, contactez-nous !

Notre adresse : **dhredac@ens.fr**.

BNP Paribas, banque européenne leader, soutient le journal Disharmonies. Favoriser l'accès à une information diversifiée, de qualité et à la culture en général, fait en effet partie des engagements de BNP Paribas.

Ainsi, le groupe participe activement à des événement d'ampleur, comme le festival Cinéma Télérama pour le 7ème art, Jazz à Saint Germain des Prés pour la musique, le Master de Bercy ou Roland Garros pour le sport, ou encore la mise à disposition de places d'Opéra ou de ballet pour sa clientèle jeune.

BNP PARIBAS EGALEMENT PARTENAIRE DE VOS PROJETS

Vos services bancaires sans frais durant toute votre scolarité

Un taux de crédit très avantageux et notre offre *Globe Student* conçue pour les étudiants partant à l'étranger

Un coup de pouce pour vos 1ères dépenses
* 100€ versés sur votre compte à son ouverture
*notre offre *Prélib'Campus* de 1000€ à 0% sur 12 mois
soit 12 mensualités de 83.33€ (hors assurance facultative) avec un TEG annuel fixe de 0% et aucun frais de dossier, le coût total de votre prêt est de 0 €

Un crédit vous engage et doit être remboursé. Vérifiez vos capacités de remboursement avant de vous engager.

Votre conseiller dédié :
Mélanie ARIEN
Agence BNP Paribas Quartier Latin - 7 rue Soufflot 75005 Paris
Tél. : 01.53.10.44.24
E-mail : melanie.arien@bnpparibas.com

Sociologiquement vôtre

L'ancêtre du plombier polonais en Europe : le paysan polonais de Chicago

L'apparition de la ville industrielle au XIXe siècle a provoqué nombre de bouleversements dans les manières de vivre d'une grande partie de l'humanité, notamment en Amérique et en Europe. Émile Durkheim, en France, l'avait bien perçu, puisque la ville était pour lui l'espace où la division du travail social avait pour envers la solidarité « organique » (« parvenir à faire coexister des individus aux fonctions sociales différenciées »), en opposition à la solidarité « mécanique » des petits villages (où ne vivent ensemble que des individus remplissant un même ensemble de fonctions)[1].

Aux États-Unis, c'est l'école de Chicago qui invente les premières études dites « d'écologie urbaine », à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Ce n'est pas un hasard, car Chicago est véritablement la première ville américaine conforme à l'imaginaire que l'on s'en fait : gratte-ciel, ghettos, lieu de luttes entre les zones d'influence des mafias des différents pays. Dans ce contexte, un certain nombre d'études fondatrices vont naître, dans un moment de grande innovation méthodologique de la sociologie. L'étude de W.I Thomas[2] et F. Znaniecki, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique, récit de vie d'un migrant*[3], paru en 1919, est ainsi un cas exemplaire à ce point de vue. Il s'agit d'une autobiographie annotée de Wladeck Wisnieski, précédée d'une longue introduction dans laquelle les auteurs présentent une nouvelle vision des sciences sociales. Il ne s'agit ainsi, pour eux, pas seulement de rendre compte de la situation objective dans laquelle les individus sont placés (par exemple, la situation d'immigré), mais également de tenter de saisir leur appréhension subjective de celle-ci (autrement dit, comment se redéfinit, ou pas, l'individu immigré), et les éventuels décalages qui peuvent exister entre l'une et l'autre.

Seule cette posture, selon eux, est à même de rendre compte d'un des problèmes principaux de l'agenda politique de Chicago à cette époque, à savoir l'intégration des immigrants récemment arrivés en ville, notamment ceux d'Europe de l'Est. Ils proposent ainsi une typologie correspondant à trois attitudes principales de ces nouveaux arrivants : le philistin, le bohême, et le créatif. Naturellement, un même individu est susceptible, au cours de sa trajectoire, d'évoluer vers un type ou un autre.

Le philistin est ainsi l'individu qui, plongé dans sa nouvelle situation de citadin, va se borner à reproduire des attitudes et des comportements associés à ses attitudes antérieures, incapable de s'adapter à sa nouvelle situation et aux nouvelles règles de la vie en ville, et se retrouver donc dans une situation de profonde désorganisation le rendant vulnérable.

Le bohême, au contraire, est « une figure informe », opposée au philistin : il va manifester dans son attitude une grande adaptabilité, ses actions pouvant, dès lors, manquer de cohérence. Il va donc, par exemple, changer régulièrement de travail, au gré des nouvelles situations qui se présentent à lui.

Vient enfin l'individu créatif, qui quant à lui a pleinement saisi la mesure de sa nouvelle situation, et va tenter d'en tirer parti tout en étant fort de son expérience passée. À travers l'exemple de Wisnieski, les deux auteurs tentent de mettre en lumière les transitions, les parcours qui, chez un individu, aboutissent au type créatif. Ce travail, découvert en France tardivement dans les années 1990, va faire l'objet d'un abondant travail de discussion autour de l'usage des matériaux biographiques en sociologie. Bourdieu, notamment, dans un article intitulé « L'illusion biographique »[4], dénonce la reconstruction *a posteriori* d'un parcours cohérent que donnerait à voir l'autobiographie.

Pour autant, ce travail n'en reste pas moins l'un des travaux importants de la sociologie américaine, bien inscrit dans un contexte où la résolution du « problème » de l'immigration a donné lieu à nombre de décisions politiques. Un exemple fameux est celui des *Quota Laws* votées en 1921 et 1924 qui réduisent radicalement le flux d'immigration aux États-Unis. Preuve, s'il en est, que l'apparition de la ville et la concentration des activités qui y est associée vont de pair avec un renforcement du maillage et du quadrillage politique assurés par l'État.

Erfëa

1. Cette interdépendance, cette solidarité, dit Durkheim, est « nécessaire ». S'il n'y en a pas, c'est que « les relations des organes ne sont pas réglementées, c'est qu'elles sont dans un état d'anomie ». É. Durkheim, *De la division du travail social*, Paris, PUF, 2007, p. 360.

2. Célèbre également pour le théorème qui lui a été attribué, dit de « théorie pragmatique de la vérité » : « Si les hommes considèrent des situations comme réelles, alors elles le deviennent dans leurs conséquences », prémices de la théorie de la prophétie autoréalisatrice.

3. William I. Thomas et Florian Znaniecki . *Le paysan polonais en Europe et en Amérique : récit de vie d'un migrant* (Chicago, 1919), précédé de *Une sociologie pragmatique* par Pierre Tripier, Paris, Nathan, coll. « Essais et Recherches », série Sciences Sociales, 1998, 446 p.

4. L'illusion biographique, in Pierre Bourdieu : *Raisons pratiques, Sur la théorie de l'action*. Paris, Seuil, 1994.

Nouvelles bulles

LES AVENTURES DE
Bill Cody & Sitting Bull
HUM, NOUS N'ARRIVERONS PAS À MOPING GULCH D'ICI QUELQUES HEURES. CAMPONS ICI POUR LA NUIT.
LAKOTA VILLAGE
MOPING GULCH
VERY FAR AWAY
Ernest's river
YOU ARE HERE
HUGH.
INSTALLONS LE TIPI DE SURVIE ÉGUÉ PAR MA TANTE.
UNE APACHE, COMME TOI ?
NON. UNE VIEILLE TANTE QUECHUA.
FLOP
IL SUFFIT DE LE DÉPLIER.
OH.
WLOUFF!
UN TIPI DEUX PLACES, AVEC ÇA. VOUS LES INDIENS AVEZ L'ESPRIT PRATIQUE...
TIPI SWEET TIPI
...MÊME SI VOUS N'ÊTES PAS AUSSI AVANCÉS QUE NOUS AUTRES... UNE CIVILISATION URBAINE, OUVERTE AU PROGRÈS...
HUGH.
BONNE NUIT, BILL.
BONNE NUIT, BULL.
LE LENDEMAIN...
AAAAAH!
DU CALME. MÈRE OURSE EST UNE AMIE.
C'EST ÇA.
OUSTE, L'OURSE!
MAINTENANT QUE NOUS SOMMES EN ROUTE POUR MOPING GULCH, TU POURRAS ME DIRE CE QUE TU PENSES DE NOTRE EXCELLENTE CIVILISATION...

« QUAND ON ARRIVE EN VILLE »
SALOON
WELCOME
YOU'RE NOT
MOPING GULCH
REGARDE, MARTHE ! C'EST LE FAMEUX BILL CODY !
MAIS QUEL EST CE SAUVAGE À CÔTÉ DE LUI ?
VOIS-TU, BULL, DANS NOS VILLES, NOUS VIVONS DANS DE VASTES DEMEURES, ET NON DANS DES TIPIS...
À CHAQUE COIN DE RUE, NOUS RENCONTRONS DES CITOYENS HONNÊTES ET RESPECTABLES...
ALORS, QUE DIS-TU DE ÇA, BULL ? N'EST-CE PAS MERVEILLEUX ?
HÉ BIEN...

...VOUS ÊTES UN PEUPLE TRÈS PACIFIQUE. NOMBREUX SONT CEUX QUI FUMENT LE CALUMET DE LA PAIX.
DE PLUS, VOUS AVEZ DES MOYENS SÛRS DE GARDER VOS BIENS...
BANK
RUPT
CLOSED
BIEN QUE VOUS SACHIEZ VOUS EN PASSER, CAR VOUS VOUS EN DÉBARRASSEZ SOUVENT TRÈS VITE.
SALOON
POUR NOUS, LES PLUMES SONT SIGNES D'HONNEUR: CET HOMME A DÛ TUER AU MOINS DIX AIGLES!...
TRICHEUR!
HAHA! LE GOUDRON ET LES PLUMES!
VOS SQUAWS DOIVENT ÊTRE DE BONNES CHASSERESSES, CAR ELLES ONT DES PLUMES AUSSI.
CELLE-CI A DÛ RAMENER BEAUCOUP DE GIBIER...
HEU... CERFS...
DU RESTE, L'OISEAU-TONNERRE SACRÉ EST TOUJOURS HONORABLEMENT NOURRI-
BLURP
EN SOMME, VOUS ÊTES UN PEUPLE TRÈS RAISONNABLE, ET PROCHE DE LA NATURE.
HERE ENDS MOPING GULCH
N'AI-JE PAS RAISON, BILL?
...BILL?
OUI, BULL... TU AS SÛREMENT RAISON...
GRIZZLY VALLEY
THE END
SIC.

BLAKE

Historiquement vôtre

Les Goliards

Tel l'esquif voguant sans pilote,
Comme un oiseau errant par les chemins de l'air,
Je ne suis fixé ni par l'ancre, ni par les cordes.
(Poésie goliarde, traduite du latin par J. Le Goff.)

Ils allaient de ville en ville suivre l'enseignement des grands maîtres, boire à toutes les tavernes... De plus en plus souvent au cours des XIIe et XIIIe siècles, les conciles condamnent en termes vagues ces clercs errants « qui se groupent pour chanter ou jouer d'un instrument » : les Goliards. On les dit jongleurs, bouffons, ribauds, vagabonds – fauteurs de trouble, en somme. Qui sont ces cohortes de « vagants », paillards faisant l'éloge de l'immoralisme, provocateurs à la fibre libertaire, empêcheurs de tourner en rond, que les écrivains ecclésiastiques fustigent et que les élites municipales pourchassent ?
Même l'origine de leur nom est discutée ; selon l'hypothèse la plus probable, il ferait référence à Golias, un évêque légendaire à qui l'on attribuait des chansons « aussi impudentes qu'imprudentes contre le pape et la cour romaine », comme le rapporte un chroniqueur du XIIe siècle. Mais leurs détracteurs affirment aussi qu'ils tirent leur nom de Goliath, une figure du mal s'il en est, ou encore de *gula*, la gueule – référence à leur *gloutonnerie*. Quant à leur identité, elle est encore plus difficile à cerner ; la plupart de leurs textes sont anonymes ou ont été perdus ; beaucoup d'ailleurs étaient des chansons dont on ne retrouve trace que si elles ont été recopiées dans des procès-verbaux ou des pièces judiciaires. On a donc peu de témoignages directs d'eux, et les témoignages indirects sont largement déformés par la méfiance – plus rarement, l'admiration – qu'ils suscitent chez leurs contemporains comme chez les historiens ultérieurs.

Des hordes errantes et raisonneuses. Une chose les réunit : ce sont des exclus. Au XIIe siècle la société connaît de grands bouleversements : le commerce s'étend considérablement, de grandes villes croissent aux carrefours des grandes routes qui sillonnent l'Europe, causant une déchirure profonde dans le tissu féodal d'une société qui jusqu'alors ne connaissait que le prêtre, le seigneur et le paysan. La paix, le progrès des techniques, notamment agricoles, portent en germe le renouvellement des structures de la société et permettent un essor démographique important. Ces transformations ont leurs laissés-pour-compte. Des étudiants fuyant les bancs de la faculté, d'origine urbaine ou rurale, des clercs ayant terminé leurs études de théologie mais ne souhaitant pas entrer dans la carrière ecclésiastique, des écolâtres, c'est-à-dire des professeurs dans les écoles monastiques, suivis parfois par leurs élèves, plus rarement des prêtres ou des moines en rupture de ban, rejoignent divers jongleurs de rue et mènent une vie dissolue et misérable dans les villes universitaires – et d'abord à Paris. Ces cohortes hétéroclites pratiquent le vagabondage intellectuel, suivant de ville en ville un professeur renommé, courant voir les maîtres à la mode, picorant parmi les enseignements qu'elles trouvent dans une cité, puis filant à la ville voisine écouter d'autres professeurs. Le vagabondage scolaire, qui consiste ainsi à parfaire sa formation dans diverses universités de toute l'Europe, est caractéristique du XIIe siècle ; les Goliards en sont la frange la plus exacerbée, plus vagabonds qu'étudiants, plus audacieux qu'assidus, ou plus cancres, peut-être, selon les interprétations. Le plus célèbre et le plus accompli d'entre eux sera lui-même le maître le plus couru, le plus suivi, le plus populaire de son temps : Abélard, qu'une nuée de fidèles entourait partout où il allait, envahissant même la retraite qu'il s'était choisie, près de Nogent-sur-Marne, quitte à camper autour de son oratoire dans des abris de fortune.

L'aspiration libertaire et la critique sociale. Ce vagabondage intellectuel est avant tout très critique envers les institutions d'une société dont les Goliards se sentent et se revendiquent les exclus. La poésie des Goliards, qui nous a été conservée dans des recueils tels que les *Cambridge Songs* (du XIe siècle) ou les *Carmina Burana* (du XIIIe siècle), attaque, corrosive, les représentants de l'ordre de la société féodale : ecclésiastiques et nobles sont brocardés avec férocité ; même les paysans sont honnis, eux qui figurent le peuple tout entier dans la représentation que la société médiévale se fait d'elle-même – cette société divisée en trois ordres, le religieux, le militaire et le troisième, celui des laboureurs, serfs pour la plupart. Cette triple cible deviendra un lieu commun de la littérature bourgeoise ; mais la virulence des Goliards est alors chose nouvelle. En particulier, c'est sur les privilégiés de la société qu'ils connaissent que les Goliards concentrent le feu de leurs critiques ; plus que les prêtres, écrasés par leur hiérarchie et souvent pauvres, ce sont les moines, les évêques et jusqu'au pape qui font l'objet des dénonciations les plus violentes, au moyen d'un bestiaire éloquent : l'évêque est un veau glouton, le pape un lion qui dévore tout... La tendance nettement antipontificale des Goliards conduit certains d'entre eux à se lier avec le parti impérial, qui soutient le chef du Saint Empire romain germanique contre le pape, dans le gouvernement de l'Occident, ce qui revient à accorder la préférence au pouvoir laïque sur le pouvoir religieux. C'est le cas de l'Archipoète de Cologne, poète courtisan auprès d'un prélat allemand proche de Frédéric Barberousse, grand opposant au pape... Mais l'Archipoète fait exception : de manière générale, les Goliards, dans une fibre que l'on peut dire anarchiste, pour risquer

l'anachronisme, dénoncent toutes les formes d'autorité, papale ou princière, ecclésiastique ou noble, tous les garants d'un ordre social rigide et hiérarchisé. Face à la brutalité du noble, qui est toujours soldat dans la société médiévale, ils opposent la finesse du clerc, rompu aux joutes intellectuelles, et plus doué pour aimer les dames…

Car les Goliards étendent leur critique politique à toute la société et ses mœurs. Revendiquant pour eux-mêmes le droit de courtiser les femmes, ils font l'éloge de l'amour, du vin et des jeux. « Je veux mourir à la taverne / Là où les vins seront proches de la bouche du mourant ; / Après les chœurs des Anges descendront en chantant : / À ce bon buveur que Dieu soit clément », chantent-ils. Dans un monde où les plaisirs de la chair sont toujours vus d'un œil soupçonneux, pareille revendication, venant de clercs issus de l'université de théologie qui plus est, ne pouvait que choquer ; et de fait, les Goliards furent beaucoup poursuivis par la justice. Mais les interprétations ont varié : ne fallait-il y voir qu'une provocation de jeunesse ? Ou cet immoralisme affiché était-il le symptôme d'un véritable premier libertinage, politique et moral, comme il allait se développer à l'époque moderne, prémices d'un courant de pensée qui comme un feu couvant n'aurait jamais été tout à fait éteint, mais aurait subsisté, masqué, aux marges des sociétés, au fil des siècles ?

Ce qui est sûr, c'est que les Goliards représentaient un sulfureux pouvoir de perturbation, et qu'ils ont été pourchassés pour cela. Laissèrent-ils un héritage politique ou idéologique tangible ? Il est difficile de le dire. Si l'on peut retracer les grandes lignes d'une pensée goliarde, il faut garder à l'esprit que l'essentiel de leur production était satirique, et essentiellement « déconstructive ». Ils construisaient moins une pensée politique qu'ils ne s'en prenaient aux travers de la société dans laquelle ils vivaient ; les plus brillants d'entre eux, en outre, Abélard, l'Archipoète de Cologne, Hugues d'Orléans dit le Primat, modèle de Primasso, le pince-sans-rire du *Décaméron* de Boccace, s'étaient peu à peu détachés des Goliards, les avaient dépassés. Dans toute l'inventivité des Goliards, c'est leur inventivité poétique qui aura eu le plus grand succès : renouvelant profondément les formes latines de la poésie, ils offriront des modèles aux poésies vernaculaires pour prendre leur essor.

L'archigraphe

La onzième harmonie

J'aurais voulu être glou-glouteuse

Tûûûûûût ! Racatacatacatacatacatacata ! Vrrrrrrôôôômmm ! Le méli-mélo des cacophonies industrielles, publicitaires, motorisées est la signature sonore de la ville. Impossible de s'y tromper : quand les poules auront des brosses à dents électriques… Dziiûûûûû ! Et impossible de se concentrer, dans ce bruit ! Il paraît qu'au bout d'un moment on s'habitue. Ou on s'achète un casque. Pourtant, croyez-le ou non, le bruit urbain a globalement diminué par rapport aux années 1960, lorsque les compagnies aériennes faisaient décoller leurs avions en masse aux portes de la ville, et que la mode était aux voitures dont on entendait bien le moteur. Comprenez, si on ne l'entendait pas, comment savoir que ça turbinait, là-dedans ? L'oreille a toujours tenu lieu de sentinelle constamment attentive aux signaux d'alarme, qui jamais ne s'endort. Au Moyen Âge, les cloches et les crieurs, qui s'entendaient à des kilomètres à la ronde, informaient les habitants. Maintenant, il semble ridicule de tester les sirènes le premier mercredi du mois, dans un monde où l'information arrive directement sur les ondes radio, par la télévision, les téléphones, ou par ce grand totem surpuissant de la communication intergalactique, j'ai nommé Internet.

La tradition en est tout de même préservée, en cas d'effondrement spatio-temporel. Pendant ce temps-là, d'autres oreilles, ne voulant pas devenir sourdes, inventent l'écologie acoustique (1975) : il s'agit d'améliorer la qualité de notre environnement sonore en étouffant les bruits non voulus. Soupir de soulagement des voisins des aéroports. Murray Schafer, le fondateur du mouvement, veut « accorder le monde » (*Tuning the World*, publié en 1977) d'un point de vue musical, en épurant les « paysages sonores » des nuisances indésirables pour le rendre esthétique. *Peace and harmony* (à écouter, réf. Ferrari en fin d'article). C'est le début du design sonore. Architectes, paysagistes, plasticiens, scénaristes et ingénieurs vont devoir intégrer cette nouvelle dimension, pour soigner le confort acoustique de chacun. On peut désormais se déplacer d'un endroit à un autre en étant totalement isolé soniquement du monde extérieur, dans une bulle musicale de son choix, que l'on soit conducteur ou piéton. On délaisse le moyen sonore pour déchiffrer notre environnement, on sacrifie les oreilles en les assourdissant, sous prétexte de les protéger…

En musique, c'est complètement l'inverse : l'invention et la pratique musicales deviennent volontiers bruitistes. Les futuristes soutiennent l'idée que l'oreille s'est tellement familiarisée avec le dynamisme et l'énergie des bruits issus de l'industrialisation que l'on peut inclure les grondements, sifflements, ronflements, craquements et autres à la musi-

que classique dont les sonorités sont épuisées (ils avancent ces nouvelles idées dans *L'art des bruits*, manifeste publié en 1913). Vers l'infini et au-delà ! Il faut voir grand, comme Arsany Avraamov (réf. Sirènes) qui utilise les sirènes des usines et des navires de Baku, port de la mer caspienne, ainsi que deux batteries d'artillerie, sept régiments d'infanterie, des camions, des hydravions, vingt-cinq locomotives à vapeur, des sifflets et des chœurs pour un concert exceptionnel célébrant la révolution russe, en 1922. Le bruit n'est plus du bruit, c'est un objet sonore qui accompagne *L'Internationale* de façon mélodieuse. Tous les sons sont égaux, et Pierre Schaeffer, pionnier de la musique concrète, se penche sur l'étude des bruits vers 1948. Pour cela, il les écoute en boucle. Littéralement. La répétition permet d'oublier, d'un point de vue perceptif, la source dont le son provient, et de se concentrer sur les qualités du son : on passe d'une écoute événementielle à une écoute sémantique - c'est la différence entre entendre une voix et repérer les structures de sens dans la parole. Tout est question de perception (réf. Chion, Schaeffer). La musique peut surgir de n'importe où. John Cage s'amusait à dire : « Ma musique : les sons d'ambiance de l'environnement. J'habite la Sixième Avenue ; la circulation y bat son plein. Résultat : à tout instant, une profusion sonore » (réf. Cage). La ville même est un instrument de musique dans *Sound of Noise*, film suédois écrit et réalisé par Ola Simonsson et Johannes Stijäme Nilsson en 2010 : les acteurs interprètent « Music for One City and Six Drummers », une pièce dont chaque mouvement doit être joué à un point stratégique urbain : hôpital, banque, opéra et centrale électrique, et les objets sur place exploités au maximum (réf. Noise). Laissez-vous porter par la musique, elle est partout où on ne l'attend pas… (réf. Orchestre de légumes).

PS: *Disharmonies* n'est pas responsable du mécontentement de votre entourage si vous essayez de reproduire cela chez vous. Offrez-leur un casque anti-bruits, c'est tendance pour la fête des mères !

Références

Toutes les références peuvent être trouvées sur Youtube.

Ferrari. Luc Ferrari, *Presque rien No.1, ou Le lever du jour au bord de la mer*, composé entre 1967 et 1970. Le compositeur condense une journée d'enregistrement au même endroit en vingt-et-une minutes d'événements représentatifs pour retranscrire la mise en scène sonore, que l'on appelle aussi acoustique, de l'environnement. Des études perceptives montrent que, au bout d'un temps estimé à quatre minutes, le cerveau assimile cette mise en scène, et on a l'illusion d'avoir voyagé vers le lieu correspondant aux enregistrements. C'est la magie qui opère lors de la réalisation de la bande sonore d'un film.

Sirènes. Arseny Avraamov, *Symphony of Factory Sirens* (Public Event, Baku, 1922). Pièce composée en 1917 et dirigée par une équipe de signalisateurs avec drapeaux et pistolets, à Baku, en octobre 1922. A partir de la 22e minute, on entend *L'Internationale*.

Chion. Michel Chion, *La Ronde*, 1983. Ici le compositeur mélange les sons d'une foire urbaine, avec dialogues et orgue de barbarie, avec des nappes d'accords longs qui suivent le même ton perçu que celui de l'environnement sonore concret : il met ainsi en avant la musicalité potentielle de la scène.

Schaeffer. Pierre Schaeffer, *Symphonie pour un homme seul* (à chercher sur Viméo). Pièce de 1950 née de la collaboration entre Pierre Schaeffer et Pierre Henry, spécialiste en musique électronique. L'œuvre naît de l'assemblage de bruits humains et d'un piano « arrangé », mot officiel pour un piano dont on a modifié les mécanismes selon les besoins du compositeur. L'image maîtresse de l'homme perdu dans un monde urbain guide les douze mouvements : « L'homme seul devait trouver sa symphonie en lui-même, et non pas seulement en concevant abstraitement la musique, mais en étant son propre instrument. Un homme seul possède bien plus que les douze notes chantées de la gamme musicale classique. Il crie, il siffle, il marche, il frappe du poing, il rit, il gémit. Son cœur bat, son souffle s'accélère, il prononce des mots, lance des appels et d'autres appels lui répondent. »

Cage. John Cage, *Imaginary Landscape No. 4*, pour 12 radios. Pièce de 1960 composée pour 12 radios et 24 manipulateurs, chaque paire contrôlant une radio, l'un en fréquence (FM), et l'autre en volume. La performance dépend fortement du lieu et du moment et, à ce titre, est considérée comme de la musique « aléatoire », ou « indéterminée ». On perçoit parfois dans la masse des vagues de sens, d'harmonie, qui tout de suite se fondent dans les autres flux de radio : l'auditeur est déstabilisé.

Noise. *Sound of Noise. Music for One Apartment and Six Drummers* (chercher la version longue sur Youtube). Le court-métrage de 2001 qui a précédé le film. Six percussionnistes s'introduisent dans un appartement dont les occupants se sont brièvement absentés, et jouent un morceau dans chaque pièce. Époustouflant. Le court métrage est presque seulement constitué de musique, contrairement au long métrage, où une histoire est développée, et le délit artistique porté au niveau du terrorisme sonore.

Orchestre de Légumes. Le Vienna Vegetable Orchestra (rechercher sur Youtube « Vienna Vegetable Orchestra LIVE on INFANT Novi Sad »). Des gens bien à rencontrer au marché. Ils vous apprendront la fabrication d'une bonne grosse caisse citrouille, ou l'accordage d'une flûte carotte…

fonkyflow

Disharmonies

Crédits :

Illustrations :

Tsum
Ys'tenn
Blake

Rédacteur en chef :

Eunostos

Rédaction :

Ama42one
Erfëa
Blake
Fonkyflow
Brandolph
L'archigraphe
Eunostos

Maquette :

Agarwaen

Remerciements :

À Fantômas, mystérieuse nouvelle plume, et à ses mystères parisiens.

À l'archigraphe, qui rejoint la rédac' ce mois-ci et fait partie de ces braves prêts à « mourir pour un point, périr pour une virgule ».

À Fonkyflow, que nous orrons désormais régulièrement dans nos pages.

À Am42one, pour son hospitalité, sa gentillesse et ses gâteaux.

Écrivez-nous !

dhredac@ens.fr

Want more ?

Rendez-vous sur :

http://www.cof-ulm.fr/disharmonies

et retrouvez les anciens numéros !

Consultez aussi notre page Facebook et Diaspora.

Le mois prochain :

Gargantua

Si ce thème vous inspire, envoyez-nous vos textes avant le dimanche 25 mars au soir à dhredac@ens.fr !

Pour rester au courant de toute l'actualité de *Disharmonies*, inscrivez-vous à notre liste de diffusion en envoyant un mail à dhredac@ens.fr.